

5^e Année - N° 184.

Le numéro : 30 centimes

25 Avril 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Donnement pour la France. 15 Frs.

G^{al} de Mitry

Edité par
Le Matin
246
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 2

TROUPES MALGACHES SUR NOTRE FRONT



Brancardiers malgaches transportant un blessé.

VILLA
DES
MAL-BORDÉS
P.E. LECALLO.



Comme toutes nos colonies Madagascar a envoyé un fort contingent d'indigènes pour combattre au milieu des soldats de la métropole. Ces braves Malgaches sont surtout employés pour faire les besognes qu'accomplissaient des non combattants rendus ainsi à la bataille ; ils font la cuisine, servent au ravitaillement des vivres et des munitions, remplacent les brancardiers ; nos chefs font l'éloge de leur abnégation, de leur courage et de leur discipline.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 11 au 18 Avril

L'UNITÉ de commandement, tant de fois réclamée en ces derniers temps, et dont les événements n'ont que trop fait reconnaître l'absolue nécessité, est aujourd'hui réalisée. C'est à un général français qu'échoit la tâche, glorieuse mais lourde, de coordonner les efforts communs et de mener la guerre à une fin victorieuse. Le 14 avril, on annonçait officiellement que « le gouvernement britannique et le gouvernement français se sont mis d'accord pour décerner au général Foch le titre de commandant en chef des armées alliées en France ». Le général Foch s'est déjà révélé, sur la Marne, sur l'Yser, comme un de nos meilleurs généraux ; et les chefs de l'armée britannique, qui deviennent ses subordonnés pour la direction des opérations, ont en lui la plus entière confiance. Sous sa haute direction, le maréchal sir Douglas Haig reste à la tête des troupes de nos alliés, et le général Pétain garde le commandement des armées françaises. Les forces belges, portugaises et américaines reconnaissent, elles aussi, pour chef suprême le général Foch.

La bataille engagée par les Allemands, le 9 avril, sur le front canal de la Bassée-Fleurbaix, après avoir gagné de proche en proche jusqu'à Hollebeke, sur le canal Ypres-Comines, n'est pas encore achevée à la date du 18. L'importance du but à atteindre explique l'acharnement avec lequel l'ennemi la pousse à fond : il ne s'agit pour lui de rien moins que de parvenir au littoral, où la possession de Calais et de Dunkerque lui assurerait une situation exceptionnelle. Il tend vers ces objectifs par les directions de Béthune, d'Aire et d'Hazebrouck. Cette bataille a été déchaînée et reste entretenue suivant les principes les plus stricts d'offensive allemands, qui comportent surtout des assauts en masses compactes, indéniablement renouvelés contre les points attaqués, sans égard aux pertes formidables qu'ils coûtent. Ces chocs répétés n'ont pourtant pas réussi à rompre le front britannique, ce qui était leur but ; mais ils ont contraint nos alliés à se replier de jour en jour, pour éviter précisément cette rupture, ce qu'ils n'ont pas fait sans combattre avec la ténacité qu'on leur connaît, et sans détruire dans une large mesure les effectifs de l'ennemi.

C'est le 11 que la bataille prend de l'extension vers le nord. Après des luttes héroïques nos alliés doivent abandonner successivement plusieurs localités : Estaires avait été perdu le 10 ; Merville est pris par les Boches le 12. Les efforts de l'ennemi sont alors tout entiers portés vers Bailleul, qui, au pied des « Monts »

de la région, est un nœud de routes et de voies ferrées. Cette position est attaquée par le sud et par le sud-ouest ; en même temps d'autres combats, dont elle est également le prix, éclatent entre Neuve-Eglise et Wulverghem, à l'est et au nord-est. Neuve-Eglise est disputé avec une opiniâtreté remarquable, même dans une bataille aussi acharnée que celle-là. L'ennemi réussit, le 13 au soir, à y pénétrer : au matin il en est chassé ; on se bat sans interruption le 14 autour du village ; le 15 les Anglais doivent l'abandonner de nouveau après l'avoir défendu toute la journée. L'ennemi entretient ses attaques, dans tous les secteurs du front de bataille, au moyen de troupes toujours fraîches, amenées sans discontinuer de l'arrière. Le 16, après un bombardement violent, il lance trois divisions à l'assaut de Bailleul, auquel les Anglais sont contraints cette fois de renoncer, ainsi qu'aux hauteurs immédiatement voisines ; ils se retirent sur une série de renflements, appelée le Mont des Cats, qui peuvent leur offrir un point d'appui appréciable.

En même temps d'autres combats se déroulent, plus au nord, vers Wyschaete et Saint-Eloi qui, attaqués avec des forces supérieures à la faveur d'un épais brouillard, sont également enlevés par l'ennemi le 16, après une journée de lutte violente. Pendant que les Allemands remportaient ces succès, ils échouaient dans plusieurs attaques contre Vieux-Berquin, sur la route de Merville à Bailleul, à mi-distance de ces deux endroits. La perte par les Anglais de la région limitée à l'est par Hollebeke, Armentières et La Bassée, en creusant dans leurs lignes une profonde poche limitée par Robecq et la lisière orientale des bois de Nieppe, accentue l'excentricité du saillant d'Ypres qu'ils occupent encore. Le commandement prend le parti de rectifier ses lignes dans ce secteur en les reportant à l'ouest sur des positions organisées en prévision de cette manœuvre. Ce repli s'effectue de nuit, à l'insu des Allemands. Au cours de la journée du 17 l'ennemi multiplie ses attaques sur le front de bataille, mais son seul succès consiste dans l'enlèvement de Meteren,

village à l'ouest de Bailleul, qui finit par lui rester après avoir passé de main en main au cours de toute une journée de combats.

Cependant, l'unité de commandement s'est immédiatement traduite par l'unité d'efforts. Des troupes françaises envoyées en hâte à l'aide des Britanniques ne tardent pas à entrer en scène. On signale officiellement leur présence, le 17, sur le front Bailleul-Ypres.

Les Allemands ont réussi, le 17, à prendre pied dans les avant-postes belges contre l'étang Blanckaert et la voie ferrée Ypres-Thourout ; d'énergiques contre-attaques les en ont chassés et leur ont fait six cents prisonniers.

On pourrait croire que les Allemands ne se sentent pas en mesure de continuer à poursuivre plusieurs objectifs à la fois, car tandis qu'ils déplacent une vigueur extraordinaire contre les secteurs nord du front britannique, ils n'ont affirmé leurs intentions contre le front français que par une seule opération de quelque envergure ; elle est entreprise, le 12, sur le front Hazebrouck-Santerre-Hourges, à la suite d'une longue préparation d'artillerie. L'attaque donne lieu à un combat qui dure toute la journée : contenu devant Hourges, l'ennemi pénètre dans Hazebrouck ; nos contre-attaques le chassent de la partie ouest et il est enfin complètement refoulé le 13 du village et du cimetière, qu'il nous laisse avec de nombreux prisonniers, ayant subi des pertes sévères et ayant échoué une fois de plus dans cette tentative de percée vers Amiens.

Le secteur de Montdidier-Noyon, qui était récemment encore le théâtre de violents combats, n'a vu que les petites affaires du temps de la guerre de tranchées. Une attaque y est tentée, le 12, par les Boches, mais sans succès. De notre côté, nous lançons quelques détachements qui remportent de petits avantages, tels celui qui, franchissant le canal de l'Oise, à l'ouest de Pierremande, fait dans les lignes ennemis des prisonniers et en ramène une mitrailleuse. Le communiqué du 17 signale des coups de main en Champagne et l'action violente de l'artillerie ennemie dans la région au nord de Montdidier.

En Champagne, en Lorraine, en un mot sur tout le reste du front, une vive agitation ne cesse de régner, se traduisant ici et là par des coups de main, des escarmouches entre patrouilles. Nos hommes réussissent de nombreuses incursions dans les lignes ennemis.

Les Allemands continuent à bombarder Reims, qui est évacué par ses habitants, avec la même rageuse obstination : leurs obus y ont causé de nombreux incendies.

Un incendie a détruit, le 15, les usines de Manzell, près de Friedrichshafen, en Allemagne. Un matériel immense a été la proie des flammes, notamment de nombreux avions en cours de construction, et qui étaient destinés à être opposés aux escadrilles américaines.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DE MITRY

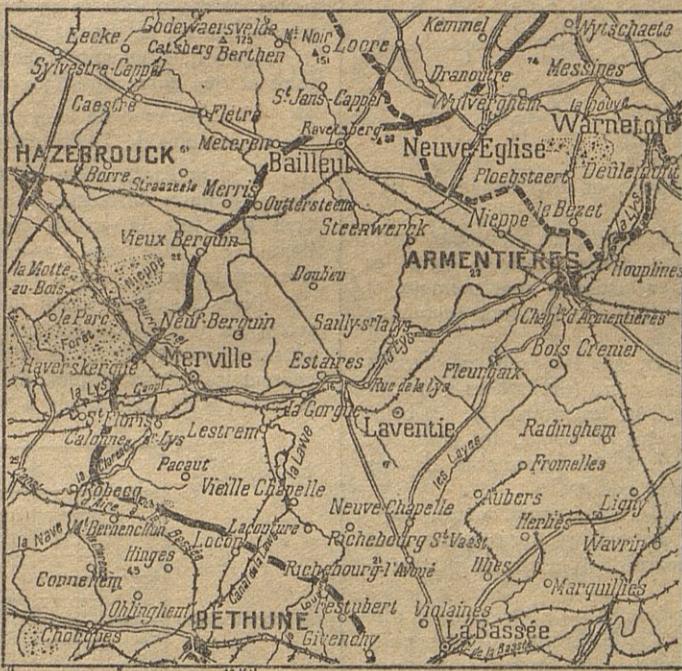
Cavalier accompli, le général de Mitry a commandé du début de la guerre jusqu'en 1916 un corps de cavalerie ; il fut placé ensuite à la tête d'un de nos plus fameux corps d'armée.

Le général de Mitry est né le 20 septembre 1857 au Ménil-Métry (Meurthe). Entré à Saint-Cyr en 1875, il sort dans la cavalerie comme sous-lieutenant au 5^e chasseurs à cheval ; breveté d'état-major, chef d'escadron du 2^e spahis en 1898, colonel au 29^e dragons en 1910, la guerre le trouve à la tête d'une brigade de cuirassiers. Le 30 août 1914, il reçoit le commandement d'un corps de cavalerie ; nommé général de division le 15 février 1915, il est placé, le 17 décembre 1916, à la tête du ... corps d'armée.

Le général de Mitry a été cité deux fois à l'ordre de l'armée ; sa dernière citation, du 16 mai 1917, est ainsi conçue :

« Officier général du plus haut mérite ; a développé d'une façon remarquable la valeur offensive du corps d'armée qu'il commande. Aussi habile et entendu dans la préparation des attaques qu'ardent et résolu dans l'exécution, s'est emparé, dans les journées des 16, 17 et 18 avril et dans celles des 5 et 6 mai, d'une série de positions formidablement organisées et opiniâtrièrement défendues, a capturé 4.000 prisonniers et 60 canons. »

Le général de Mitry est commandeur de la Légion d'honneur.



LE FRONT DANS LES FLANDRES AU 17 AVRIL 1918.

LA PRÉCISION du tir à longue portée

On croit communément qu'il suffit qu'une arme soit bien pointée pour atteindre le but lorsque celui-ci est visible, voire en tir indirect. Rien n'est plus inexact : toute arme disperse plus ou moins ses coups, suivant sa précision, fût-elle encaissée dans une masse métallique assez lourde pour empêcher matériellement et de manière absolue tout dépointage. Si l'arme est très précise, elle disperse ses coups dans une petite aire ; si elle est moyennement précise, elle disperse ses coups dans une aire plus grande ; si elle est imprécise, l'aire qui contient ses coups est très grande.

Les coups tirés dans les mêmes circonstances atmosphériques ont donc entre eux des écarts inévitables, de telle sorte qu'ils forment gerbe (gerbe 1).

Mais des circonstances indépendantes de l'arme peuvent influencer tous les coups d'un même tir (la température, la hauteur barométrique, l'état d'humidité de l'air, la pluie, le vent, etc.), de telle sorte que la gerbe soit transportée en bloc en deçà, au delà, à droite ou à gauche du but vers lequel le tir a été réglé (gerbes 2, 3, 4, 5).

Les écarts qui produisent la gerbe (écarts accidentels) et les écarts qui déplacent la gerbe (écarts systématiques) sont choses normales et connues. Si ces écarts paraissent extraordinaires à la majorité, qui les impute à des changements de pointage, c'est qu'ils sont grands dans le cas qui nous



occupent aujourd'hui ; et, s'ils sont grands, c'est que le tir est effectué de très loin : une petite erreur de pointage de 1 % ne donne que 10 mètres d'écart à 1.000 mètres de distance, mais à 120.000 mètres cet écart devient 1.200 mètres ; un dépointage de 30', ou d'un demi-degré, y suffit.

Nous allons d'ailleurs nous essayer à démontrer, en choisissant quelques exemples entre une multitude, que les écarts constatés entre les coups d'un même tir des canons de Crépy-en-Laonnois sont normaux et que ceux observés entre les gerbes de leurs différents tirs sont également normaux.

Disons, pour la clarté de nos explications, que les *écarts accidentels* proviennent de causes variables d'un coup à l'autre (différences entre les charges plus ou moins homogènes ou progressives, les projectiles, les ceintures, les variations de la force du vent entre les coups, les grains de pluie, les petites erreurs de pointage, etc.). C'est l'ensemble de ces erreurs qui produit la dispersion et engendre la gerbe.

Les *écarts systématiques* proviennent de causes permanentes, agissant dans le même sens pendant toute la durée d'un tir ; comme nous venons de le dire, elles allongent ou raccourcissent le tir, le portant à droite ou à gauche (gerbes 2, 3, 4, 5).

Nous allons indiquer — oh ! très sommairement — d'une part, la dispersion probable minima de la gerbe des 210 de Crépy ; d'autre part, donner une idée de ce que peuvent être les écarts entre les gerbes de leurs différents tirs. Nous sommes tentés de dire *le canon*, car nous avons la conviction que dans chaque tir un seul canon a bombardé la région parisienne depuis le 23 mars, du moins depuis la fin prématurée de l'un de ses frères. Nous ne résistons pas à dire ici, par parenthèses, qu'à cette besogne ces canons sont fatigués, tirent moins souvent...

Nous n'entraînerons pas le lecteur dans des calculs ardus. Nous lirons simplement avec lui les renseignements contenus dans une table de tir se rapportant au tir du canon de marine de 16 c/m. modèle 1893 de 45 calibres. Il pourra ensuite faire toutes déductions nécessaires.

I. Dispersion des coups produisant gerbe. — Par suite des *écarts accidentels*, le canon de 16 c/m. tirant à 6.000 mètres disperse ses coups de telle sorte que l'intersection de leur gerbe par le sol est une ellipse dont le grand axe a 200 mètres et le petit 30 (gerbe 1).

Si le tir était effectué de 120.000 mètres, distance vingt fois plus grande, l'ellipse ou l'aire recevant tous les coups s'accroîtrait à peu près dans la proportion des distances. En réalité, l'aire battue serait plus de vingt fois plus large ; son étendue en longueur ne serait invraisemblablement pas vingt fois 200 mètres à cause de la courbure de la gerbe qui s'accentue par suite de la perte de vitesse du projectile et de l'effet de la pesanteur ; mais elle atteindrait trois kilomètres.

L'obus de 210 ne se comporte mathématiquement pas comme l'obus de 160, mais il est influencé de façon analogue. Nous estimons donc rester en dessous de la vérité en disant que la dispersion de ses coups, tirés pendant des circonstances atmosphériques invariables, doit atteindre au moins 3.000 mètres en portée et 1.000 mètres en direction. Nous avons, en outre, la conviction que la dispersion augmentera rapidement, tandis qu'en raison de son usure rapide le 210 perdra de sa précision.

II. Dispersion des gerbes entre elles. — Par suite des *écarts systématiques*, lesquels varient d'un tir à l'autre mais restent généralement constants pendant un même tir, les gerbes sont transportées parallèlement à elles-mêmes et leur rencontre avec le sol se fait plus ou moins loin de la pièce, plus à droite ou plus à gauche du plan de tir.

Les causes des *écarts systématiques* sont en général dues aux circonstances atmosphériques : la température, la hauteur barométrique, l'état d'humidité de l'air, le vent, etc., déplacent la gerbe.

Nous n'envisagerons ici, à titre d'exemple, que l'influence du vent parce que nous possédons une table de tir qui nous renseigne à ce sujet et que cette cause de déplacement de la gerbe est parmi les plus importantes.

Pour le canon de 16 c/m. dont nous avons parlé, tirant à la distance de 6.000 mètres, la durée de trajet est de 13 s. 7. Dans ces conditions de tir, un vent de 8 mètres à la seconde s'accroît ou diminue la portée de + 80 mètres ou — 80 mètres, suivant qu'il souffle dans le sens de la marche de l'obus ou dans le sens inverse (gerbes 3 et 2).

Si le vent souffle dans le sens perpendiculaire au plan de tir, le projectile est porté à 45 m. 5 à droite ou à gauche de ce plan (gerbes 4 et 5).

Si le vent était de 16 mètres, ces chiffres seraient presque doublés.

Or le projectile de 210 reste, dit-on, 183 secondes dans l'air, c'est-à-dire environ treize fois plus longtemps. Il est ainsi soumis aux effets du vent pendant un laps treize fois plus long. Admettons qu'il soit influencé par le vent comme l'est l'obus de 16 c/m., ce qui est inexact, mais l'influence est du même ordre. Du seul fait du vent, le déplacement de la gerbe entière pourrait atteindre 1.000 mètres en plus ou en moins de la portée normale pour un vent de 8 mètres et 2.000 mètres en plus ou en moins pour un vent de 16 mètres (gerbes 3 et 2). En direction, le déplacement de la gerbe pourrait atteindre respectivement 1.000 ou 2.000 mètres vers la droite ou vers la gauche (gerbes 4 et 5).

Les chiffres qui précèdent sont, répétons-le, des approximations, mais celles-ci sont certainement inférieures à la réalité, puisque parmi les écarts systématiques nous n'avons tenu compte que de celui provenant du vent. D'autre part, pour les écarts accidentels, nous n'avons pas fait état de l'usure du ou des 210, fait qui accroîtra indéniablement la distension de la gerbe.

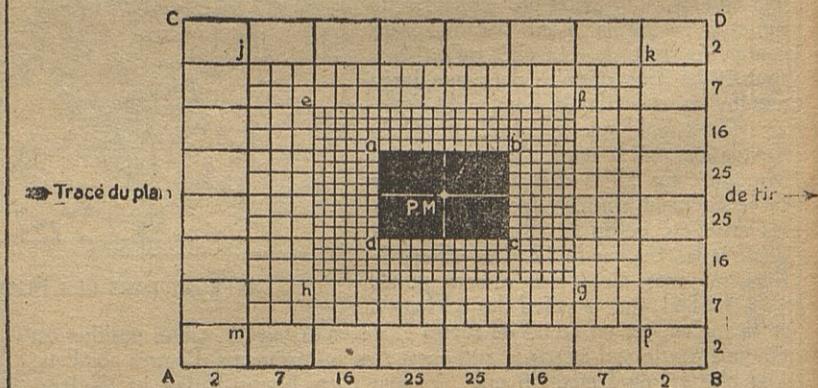
Le problème que nous avons posé n'est évidemment pas mathématiquement solutionné par ce qui précède ; il est d'ailleurs beaucoup moins simple à résoudre que nous ne l'indiquons. Nous désirions seulement montrer par des exemples numériques, et en parlant de quelques causes d'écarts entre les coups et d'écarts entre les gerbes, que la dispersion des points de chute dans la région parisienne n'a rien d'anormal et qu'aucun moyen humain ne permet à nos ennemis de la supprimer.

Quoi qu'il en soit, résumons les deux estimations que nous venons de faire et que nous considérons comme des minima :

1° L'étendue de la gerbe des coups tirés dans un même tir ne doit pas avoir moins de 3.000 mètres en profondeur et de 1.000 en largeur,

2° Les écarts entre les gerbes de tirs effectués dans des conditions atmosphériques différentes peuvent être très importants : du seul fait d'un vent très fort la portée de la gerbe peut varier de 4.000 mètres depuis + 2.000 jusqu'à — 2.000 ; sa direction peut aller de 1.000 mètres vers la droite jusqu'à 1.000 mètres vers la gauche.

Nous concluons donc que nos ennemis, qui ont solutionné dans le secret un fort intéressant problème, n'ont aucun moyen de diriger leur tir sur un point déterminé de Paris. Les gares, les monuments, les usines courent les mêmes risques, à la dimension près, que votre appartement et le mien, s'ils sont situés à la même distance latérale du plan de tir.



GRAPHIQUE DE LA RÉPARTITION DES COUPS

Les chiffres indiquent en % le nombre de coups contenus dans chaque bande. Une évaluation approximative de la densité des coups est la suivante : 1/3 des coups dans le rectangle abcd. — 2/3 des coups dans le rectangle efgh. — 93 % des coups dans le rectangle jklm. — Tous les coups dans le rectangle ABCD.

Voici, à titre de renseignement, un graphique qui traduit la loi de répartition des coups et en figure la densité approchée par zone :

Supposons que tous les points de chute d'un même tir soient marqués sur le sol et que nous nous proposions d'en étudier la répartition ; voici comment nous procéderions :

Tracer une ligne AB, parallèle au plan de tir, et passant par le coup le plus écarté à droite ; puis une ligne CD passant par le coup le plus écarté à gauche.

Tracer une ligne AC perpendiculaire au plan de tir, passant par le coup le plus court ; puis une autre BD passant par le coup le plus long.

Tous les coups se trouvent ainsi encadrés dans un rectangle dont les côtés représentent la dispersion totale du tir en direction et en portée (ces lignes sont les axes de l'ellipse de dispersion inscrite dans le rectangle dont, en réalité, les angles ne sont pas atteints par le tir). Partager les rectangles en 8 bandes parallèles au plan de tir et en 8 bandes perpendiculaires à ce plan.

Si l'on compte les coups dans les bandes ainsi formées, on trouve les chiffres portés au graphique ci-contre. L'étude d'autres groupements, pourvu que le nombre soit d'au moins une centaine, donnerait des résultats identiques.

Les hachures du graphique figurent la densité des coups dans chaque zone.

Capitaine de vaisseau V...

CROQUIS PANORAMIQUE DU TERRAIN DE LA BATAILLE POUR LA MER



Front stabilisé en 1914

Avance extrême Anglaise en 1917

Front au 17 Avril 1918

Le 9 avril les Allemands ont engagé la grande bataille contre l'armée anglaise et les contingents portugais par une violente attaque entre le canal de la Bassée et Fleurbaix ; cette offensive s'est étendue vers le nord jusqu'aux environs d'Ypres en direction de la mer. Sans compter l'ennemi jette ses divisions dans la fournaise.

LA GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE

Première Phase. — LA RUÉE

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

La parole de sagesse prononcée par le maréchal Joffre au lendemain de l'attaque sur Verdun en 1916 doit toujours être méditée :

Les Allemands auraient pu ne faire qu'une feinte sur Verdun et attaquer en masse Nancy, Amiens ou Calais. Notre devoir était de maintenir partout une juste balance de nos forces. Si nous avions trop tôt présenté la parade sur Verdun, l'ennemi aurait pu réussir son coup principal sur tout autre point. La difficulté pour le haut commandement en cas pareil est dans la maîtrise de ses nerfs, dans une appréciation raisonnée du choc à subir et de la riposte à donner.

Ces réflexions ne sont-elles pas applicables en mars 1918, au moment où l'on s'attendait à la grande offensive allemande, annoncée par l'ennemi depuis plusieurs mois ? Nous connaissons la concentration sur le front occidental des troupes allemandes, l'arrivée des puissantes réserves tirées du front russe libéré, le regroupement des armées ennemis ; chacun pouvait calculer les armées qui de la mer du Nord aux Vosges se formaient, s'amalgamaient pour l'assaut définitif. Il était cependant bien difficile de prévoir, sur le long développement du front occidental, le point d'attaque que choisirait l'ennemi. Les uns pensaient pour l'attaque par les ailes (méthode allemande), soit par les Flandres, soit par les Vosges ; on avait discuté même la violation du territoire suisse et l'invasion en France des forces austro-allemandes par la trouée du Jura. D'autres raisonnaient plus pratiquement : ils pensaient à l'attaque en masse au centre de la ligne vers les plaines de Champagne et la marche sur Paris, qui devait être le gage de la victoire ennemie et le prix de la paix recherchée par les Allemands. Enfin quelques-uns avaient laissé entendre que l'attaque probable serait sur le front anglais avec le but de couper les armées anglo-françaises et la marche vers la mer, la Manche, pour isoler au nord les armées encerclées (1). Mais ce sur quoi tout le monde était d'accord, c'était la certitude de la prochaine offensive ennemie.

Elle était logique, cette offensive ; l'ennemi, disposant de ses réserves tirées du front oriental, devait fatallement profiter des renforts pour essayer de briser le front franco-anglais avant l'arrivée des secours de l'armée américaine.

La guerre sous-marine n'avait pas apporté à l'Allemagne tous les résultats qu'elle en attendait ; l'Amérique se mobilisait et faisait des efforts rapides pour se mettre à hauteur de la lutte prochaine ; ses progrès étaient considérables ; les troupes débarquaient en France avec tout le matériel ; dans quelques mois l'Allemagne aurait encore à lutter contre une nouvelle armée, il fallait donc pour l'ennemi solutionner de suite la question militaire sur le front occidental.

Sans doute, en prenant l'offensive, l'ennemi devait envisager des pertes très sensibles ; mais en brusquant l'attaque, en se ruant en un endroit de la ligne, en adoptant un nouveau mode de combat, il pouvait espérer percer le front et arriver en peu de jours au résultat cherché.

Ce résultat, on le sait actuellement, était le suivant :

Séparer les armées anglo-françaises en les attaquant à leur soudure sur la ligne du front ;

Ecraser l'armée anglaise sur son aile droite, la contourner et, après la percée, marcher à la mer pour encercler les Britanniques ;

Contenir l'armée française pour qu'elle ne puisse se porter au secours de ses alliés et, si possible, pousser par la vallée de l'Oise dans la direction de Paris qu'on terrorisera, d'autre part, par un bombardement aérien et par des pièces à longue portée ;

Enfin employer dans l'attaque projetée des moyens nouveaux d'assaut qui déconcerteraient l'adversaire.

DISPOSITION DES ARMÉES

Au 20 mars 1918 la disposition des armées était la suivante :

Du côté franco-anglais. — L'armée belge tenait l'extrême-gauche de la ligne des alliés ; elle faisait face sur l'Yser à une attaque non probable dans cette partie marécageuse. Les armées britanniques, au nombre de cinq, étaient réparties du secteur d'Ypres à Saint-Quentin. Dans cette dernière partie, qui sera choisie par

l'attaque allemande, la 3^e armée britannique occupe le front devant Arras, sur les deux rives de la Scarpe et devant Bapaume. La 5^e armée britannique s'étend des environs de Bapaume au sud-ouest de Saint-Quentin : c'est cette dernière qui aura à supporter la majeure partie de l'assaut allemand.

Les armées françaises en soudure au sud de Saint-Quentin avec les alliés s'étendent sur l'Oise, sur les deux rives de la rivière et ferment la trouée dangereuse de l'Oise, couloir naturel conduisant vers Compiègne ; c'est la route la plus directe sur Paris, distant d'environ 100 kilomètres du front.

Du côté ennemi, un regroupement nouveau s'est formé. Les masses ont été réparties en trois grands groupes sur le front occidental :

1^o Le groupe des armées du prince Rupprecht, kronprinz de Bavière, tient tout le front, de la mer à Saint-Quentin. Trois armées occupent la ligne : la IV^e armée dans les Flandres, la VI^e armée sur la Lys et la Scarpe, la II^e armée de Cambrai à Saint-Quentin. Ce sont ces deux dernières armées, commandées la VI^e par le général Otto von Below, la II^e par le général von Marwitz, enfin une fraction d'armée commandée par le général von Goutard, qui vont prononcer la ruée sur l'armée britannique ;

2^o Le groupe des armées du kronprinz d'Allemagne qui s'étend de Saint-Quentin à la Meuse ; il sera libéré du souci des attaques possibles sur la Meuse par une armée nouvelle placée sous les ordres du général von Galwitz, la VIII^e, qui a été formée avec des troupes transportées du front oriental. La droite de ce groupe d'armées qui prendra part à la grande offensive est l'armée du général von Hutier, disposée de Saint-Quentin à l'Oise ; elle reste appuyée par une fraction d'armée, général von Gail, qui a pour mission de se glisser dans la vallée de l'Oise.

3^o Le groupe des armées du prince de Wurtemberg qui occupe le front de Lorraine et d'Alsace.

On peut estimer à 87 divisions d'infanterie environ la masse allemande qui fournira l'attaque d'Arras à l'Oise, soit sur 80 kilomètres en ligne droite. C'est une densité de plus d'une division par kilomètre. Si l'on admet que les troupes d'artillerie, du génie, de cavalerie, qui vont prendre part à la bataille, forment une moyenne d'un quart, c'est donc une masse de un million deux cent mille hommes qui va se ruer à l'assaut.

Les idées du général von Ludendorff ont prévalu dans le conseil de guerre allemand ; il a été décidé que l'attaque serait brutale, en masse, sans préparation longue d'artillerie ; que le résultat cherché devait être la course rapide en avant malgré les pertes certaines ; que, dans la première journée d'attaque, le front allemand devait gagner 10 kilomètres ; que, dans la seconde journée, les armées devaient franchir la Somme ; dans la troisième, être sur l'Avre et l'Ancre ; enfin, qu'à la fin de la quatrième journée de ruée, la ligne allemande devait atteindre Amiens et occuper la voie ferrée de Creil, Amiens, Doullens. La séparation des armées franco-anglaises serait alors un fait accompli et, tandis que le groupe du kronprinz de Bavière se rabattrait vers le nord, encerclant la droite des Britanniques, le groupe du kronprinz d'Allemagne devait se rabattre sur le sud, marchant sur Clermont et Creil. C'est au moins ce que l'on peut en juger d'après la marche des événements, les ordres trouvés au cours du combat et les dires des prisonniers faits durant la lutte.

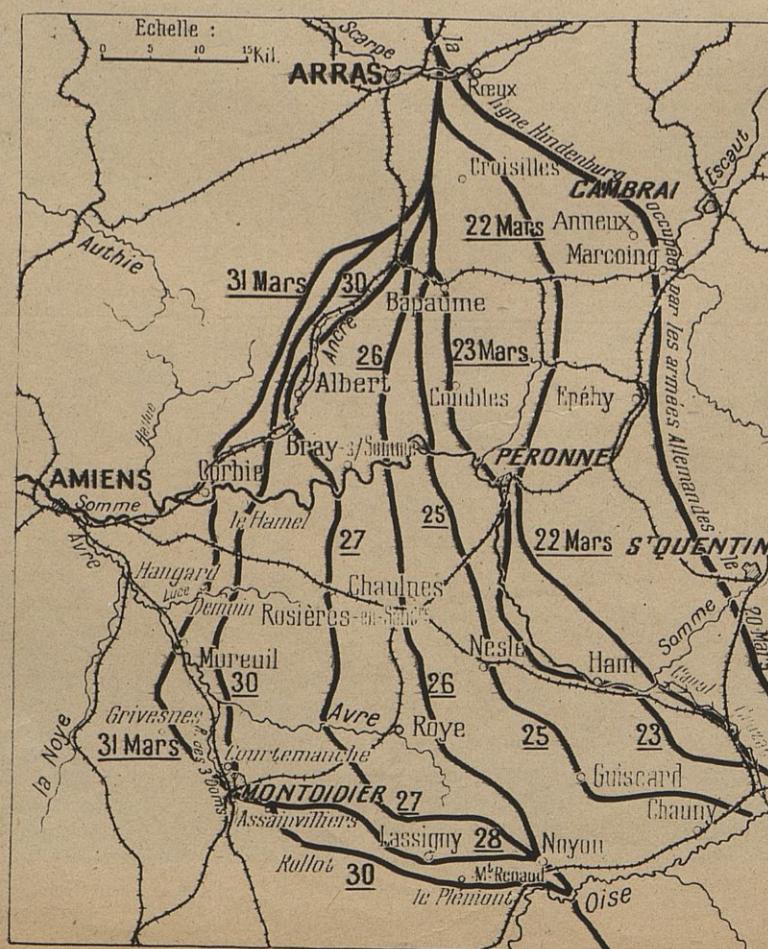
Pour réaliser ce programme, les troupes avaient reçu l'ordre de marcher en masse, formant trois grosses vagues successives, appuyées par de l'artillerie légère répartie sur le front des divisions et ne s'occupant ni des pertes, ni des fluctuations de la lutte qui pouvaient laisser en arrière des îlots de défenseurs. La marche en avant rapide était tout ce que l'on devait chercher à obtenir. Des répétitions de cette sorte d'attaque auraient été faites, paraît-il, quelque temps auparavant sur l'arrière du front par des troupes spécialement qualifiées pour donner l'assaut.

LA RUÉE ALLEMANDE

Le 21 mars (premier jour du printemps 1918!), par un temps magnifique et qui favorisera, hélas ! l'attaque, l'offensive allemande se produisit. Vers 3 heures du matin, un renflement d'artillerie terrible commence sur tout le front d'Arras à Saint-Quentin : à 8 h. 30, l'attaque



GÉNÉRAL FOCH



(1) Voir le n° 172 du Pays de France : Prochaine offensive.

de l'infanterie se déclanche et, en masse serrée, les bataillons allemands abordent les lignes anglaises.

21-22 Mars. — L'attaque allemande se prononce violente sur tout le front britannique, au nord sur la Scarpe et la Sensée, puis sur la grande route de Cambrai-Bapaume, enfin dans la direction Cambrai-Marcoing-Fins-Péronne. C'est la 3^e armée britannique qui soutient le choc et, malgré les assauts répétés de l'ennemi, le 22 mars elle tenait encore ses positions au sud d'Arras.

Plus au sud, dans la direction Le Catelet-Roisel-Péronne et en face de Vermand, l'armée allemande, sous les ordres de von Marwitz, se rue sur la 5^e armée britannique. Cette dernière, troublée par les procédés nouveaux d'attaque et malgré les pertes formidables qu'elle fait subir à l'ennemi, perd du terrain devant la poussée brutale ; le soir du 22 mars, elle a dû se retirer vers la Somme, abandonnant les plateaux entre le canal de Saint-Quentin et la Somme.

23 Mars. — L'attaque allemande se poursuit sur toute la ligne anglaise avec une violence croissante ; on a pu estimer à quarante le nombre des divisions allemandes engagées en ligne sur ce seul front dans la journée du 23.

La 3^e armée britannique, qui tenait encore au nord ses positions, a dû se replier devant le recul de la 5^e armée britannique qui est refoulée par l'ennemi sur la Somme. La ligne tout entière s'infléchit du nord au sud et prend à peu près la direction Croisilles-Bapaume-Péronne-Ham.

Les Allemands ont, du reste, atteint la Somme dans la soirée du 23.

Au nord de Péronne, ils s'avancent par le ruisseau de la Tortille, et au sud ils franchissent le fleuve vers Brie, Villers, dans la direction Vermand-Amiens.

Péronne sera évacuée par les Britanniques dans la soirée à la tombée de la nuit. Plus au sud, l'armée du kronprinz d'Allemagne a prononcé son attaque dans la direction de Saint-Quentin-Ham.

Les journées des 21, 22, 23 mars ont été particulièrement sanglantes ; les attaques ennemis se sont produites avec une sorte de rage sur le front anglais. L'armée britannique a reçu le choc avec calme et sang-froid, qualités natives chez le soldat anglais. Elle a fait supporter à l'assaillant d'énormes pertes. On signalait, le 23 au soir, que l'état-major britannique estimait à près de 100.000 hommes le nombre d'ennemis mis hors de combat durant ces trois journées formidablement meurtrières.

L'aviation britannique a coopéré à la défense d'une façon brillante, on pourrait même ajouter « surprenante », car les avions d'attaque survolant les lignes ennemis et les vagues d'assaut à moins de 50 mètres de hauteur venaient mitrailler les colonnes qui s'avançaient sur les positions et faisaient pleuvoir sur elles une grêle de projectiles. Le service d'aviation britannique déclare que, dans la seule journée du 23 mars, les avions d'attaque ont jeté sur l'ennemi près de 12.000 kilos de projectiles et tiré plus de 500.000 cartouches de mitrailleuses : on verra à la fin de cette étude le tableau des avions abattus par les Britanniques au cours de la bataille.

24 Mars. — Le 24 mars, les armées britanniques ont dû encore reculer. La 3^e armée au nord se maintient à l'ouest de Bapaume, mais la 5^e armée a dû abandonner tout le cours de la Somme et une terrible bataille se livre à l'aile droite anglaise vers Nesles. L'armée du kronprinz d'Allemagne semble dessiner un mouvement d'enveloppement à l'aile droite anglaise ; la situation est très sérieuse.

L'intervention des armées françaises se fait alors sentir sur tout le front Nesles-Ham-La Fère. Tandis que vers Nesles elles dégagent l'aile anglaise, au centre, sur Guiscard, elles s'opposent à la marche allemande et, vers Chauny, elles barrent la vallée de l'Oise qui était un couloir naturel à l'invasion ennemie.

25 Mars. — La bataille est unique du nord d'Arras à l'Oise. Le front s'étend alors en ligne droite dans la direction nord-sud (Arras-Combles-Nesles-Noyon).

26 Mars. — L'ennemi met en ligne une partie de ses réserves ; en ce moment il a près de 76 divisions engagées :

Les premières journées, 21-22, il a fourni son attaque avec 34 divisions ;

Les 23-24, il a engagé 10 nouvelles divisions ;

Le 25, de nouvelles divisions sont entrées en ligne dans l'armée du prince de Bavière, 10 environ ;

Le 26, l'armée du kronprinz d'Allemagne a en ligne, sur le front Nesles-Noyon, près de 20 divisions.

27 Mars. — La poussée allemande au nord est endiguée ; la ligne ennemie a atteint le cours de l'An-

cre et aborde Albert ; d'autre part, sur les deux rives de la Somme, elle tient Bray-sur-Somme et Rozières-en-Santerre ; mais, vers le sud, dans un sursaut violent, l'ennemi a poussé sur les cours d'eau de la Luce et de l'Avre. Les plus gros efforts sont faits par lui pour gagner l'Avre dans la direction de Montdidier ; on sent et l'on devine son but : il cherche à gagner Amiens en le contournant par le sud, en tous cas d'arriver à la voie ferrée Amiens-Creil-Paris, qui met en relation directe les armées anglo-françaises.

28 Mars. — La situation semble s'améliorer pour nous ; la ligne ennemie se cristallise sur les positions conquises et les combats terribles qui se livrent entre Somme et Avre forcent les armées allemandes à ralentir leur avance et leur marche vers l'ouest.

Le service de renseignements de l'aviation signale l'arrivée de nouveaux renforts ennemis qui s'allongent le long de ces plaines dévastées et sans abris. Ces renforts sont, du reste, copieusement mitraillés par les avions d'attaque.

29 Mars. — Le front ennemi, au 29 mars, affecte une forme bizarre par suite de la grande avance de l'armée du kronprinz d'Allemagne dans la région sud. Tandis que sur le front britannique la ligne d'attaque allemande est orientée du nord au sud (Arras-Albert-le Hamel-Mézières), sur le front français elle prend une direction nord-ouest-sud-est (cours de l'Avre, Noyon-Chauny) ; la forme générale est donc celle d'une querre dont l'angle droit serait placé vers le sud. Cette situation, au point de vue tactique, est des plus dangereuses, car une contre-offensive française faite dans la région Roye-Noyon prendrait à revers tout le front de la ligne du prince de Bavière.

L'ennemi a dû sentir cette situation dangereuse, car le service de renseignements des avions signale que, dans la partie sud, il commence des retranchements de défense sur le front Lassigny-Noyon.

30 Mars. — Malgré cette situation tactique défectueuse, les armées allemandes continuent quand même à livrer de formidables attaques vers l'ouest. Il semble qu'elles n'ont plus qu'un seul but, but unique : arriver coûte que coûte à Amiens.

La poussée sur Montdidier, qui est occupé le 30 mars, témoigne de l'intention formelle de l'ennemi ; plus au nord, il cherche à s'infiltrer par les vallées de la Luce et de l'Avre dans la direction indiquée.

L'assaut des positions de Moreuil, sur l'Avre, et de Demuin, sur la Luce, le 30 mars, est donné par de nouvelles troupes allemandes ; une contre-attaque anglo-française dans la journée rejette les Allemands vers l'est. Nous tenons Demuin, Moreuil : par contre, l'ennemi a pu franchir la rivière à Montdidier et marche vers Grivesnes.

Vers le nord, l'ennemi a cherché une solution en attaquant dans la partie du secteur d'Arras vers Vimy ; mais, repoussé par les Canadiens, il a dû perdre l'espoir de percer à cet endroit la ligne britannique.

31 Mars. — Au 31 mars, les armées allemandes occupent le terrain en suivant à peu près la ligne :

Nord d'Arras : Gravelle, Mercatel, Boisieux, Hébuterne, Serre, coteaux à l'ouest de l'Ancre et d'Albert dans la direction de Corbie ; sur la Somme : Hangard et Demuin, sur la Luce, Moreuil, sur l'Avre ; là elle franchit la rivière vers Mailly, Renneval, coteaux à l'ouest de l'Avre vers Grivesnes, Courtemanche, sud de Montdidier occupé par les Allemands ; ligne s'étendant d'Assainvilliers à Rollot, Blermont, sud de Noyon, la vallée de l'Oise.

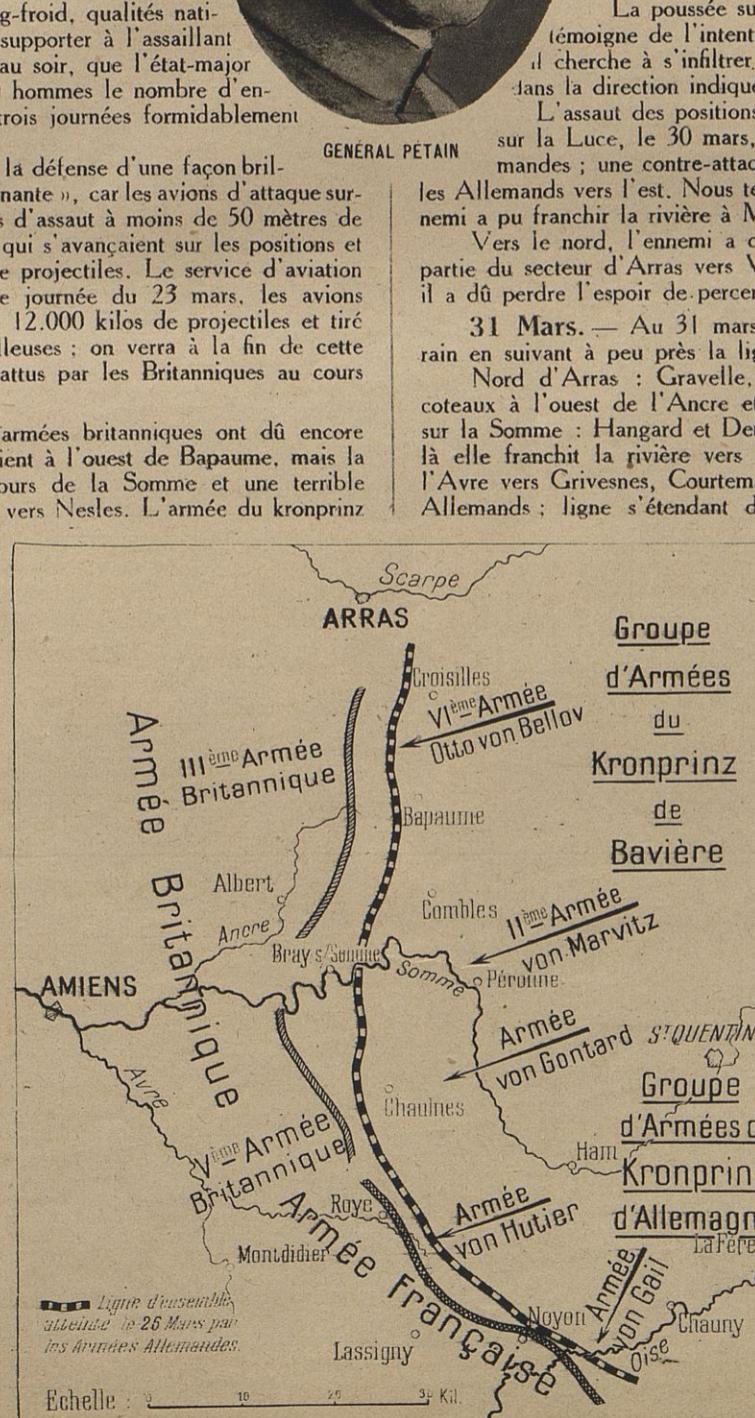
L'armée française tient la rive gauche de l'Oise, de Noyon à Servais, situé à la corne nord-ouest de la forêt de Saint-Gobain.

Renseignements donnés par le correspondant militaire du *Daily Chronicle* qui suit les opérations et tient ces renseignements de l'état-major anglais :

Troupes allemandes engagées dans la bataille : environ 86 divisions d'infanterie ; pertes probables le 23 mars : 100.000 hommes ; pertes probables le 31 mars : 270.000 hommes ; nombre d'avions allemands abattus par l'armée britannique du 21 au 31 mars : 292 avions.

L'armée allemande a prononcé son offensive avec ses moyens d'attaque du service de campagne (divisions encadrées d'artillerie légère) : artillerie légère et artillerie lourde. — Le glacis sur lequel elle s'est avancée est dans un tel état chaotique que l'artillerie lourde n'a pu suivre.

Aussi, à cette première ruée de dix jours de combats, a-t-on vu succéder une période pendant laquelle l'ennemi, tout en continuant son offensive par des opérations locales, amenait les renforts nécessaires pour compléter ses unités terriblement éprouvées, et l'artillerie lourde destinée aux attaques futures.



LA SITUATION AU SOIR DU 25 MARS.

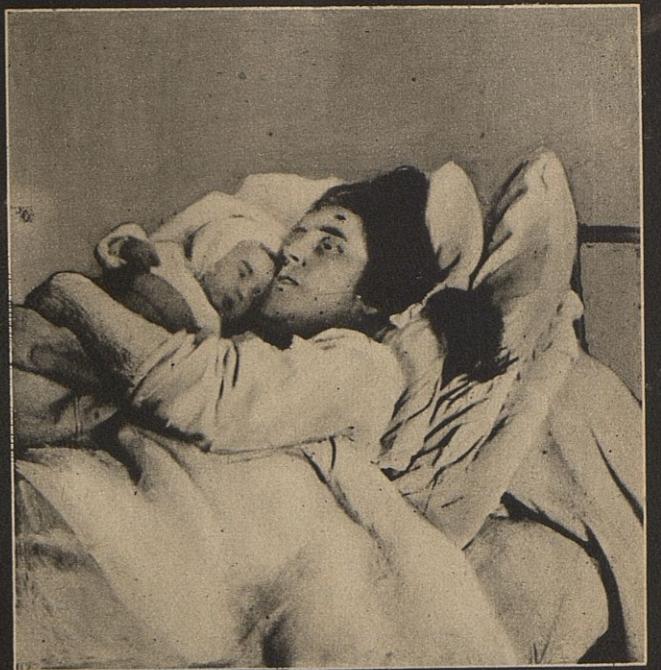
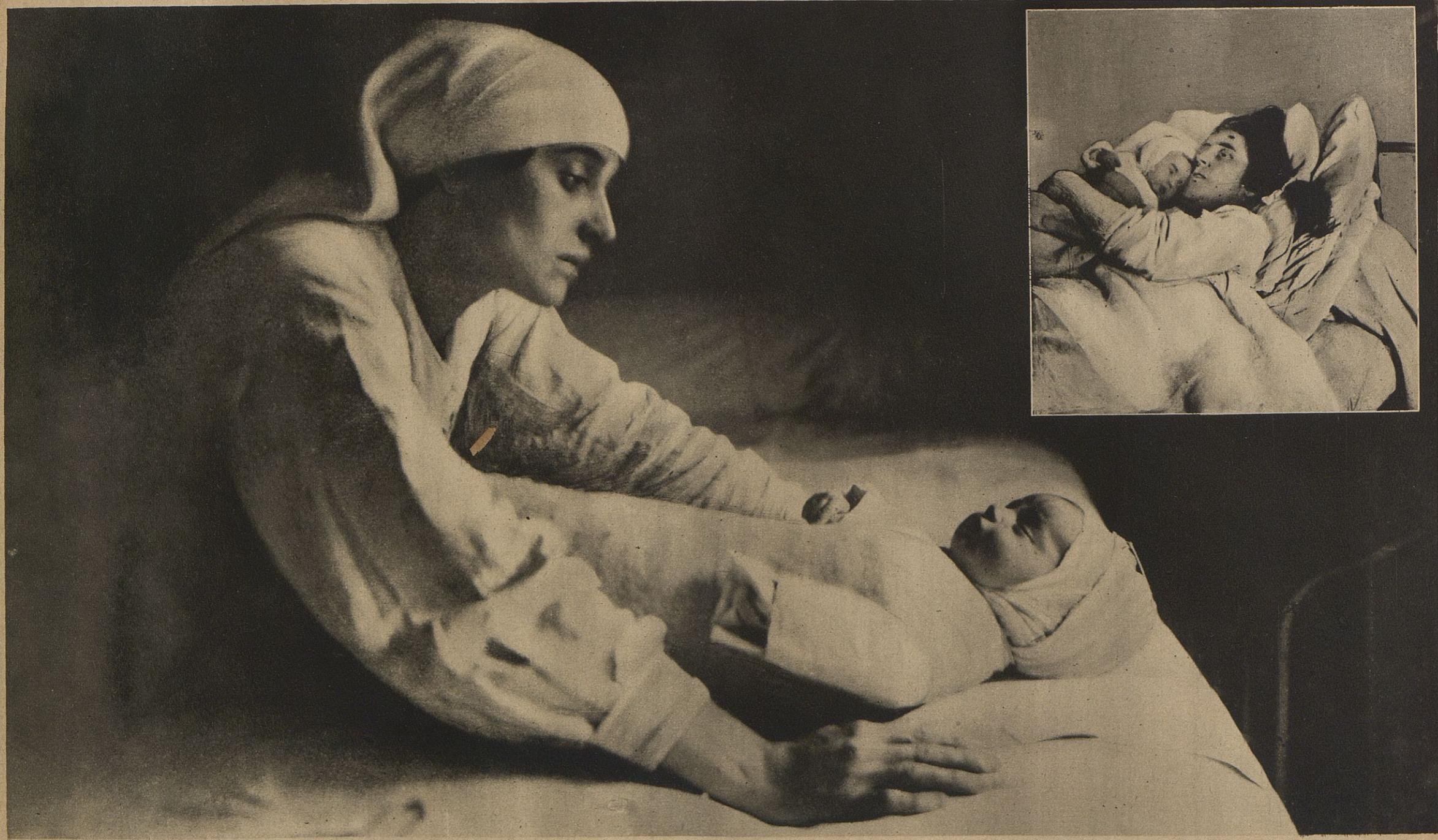
(A suivre.)

MISE EN BATTERIE D'UN 155 LONG



Le nouveau canon à grande portée, le 155 long, ou canon Filloux du nom de son inventeur, vient de faire ses preuves dans la grande bataille qui se déroule depuis le 21 mars ; son tir est presque aussi rapide que celui du merveilleux 75 ; mais il a sur celui-ci l'avantage de la portée plus longue et de la faculté de se transformer en obusier pour le tir indirect. On voit ici les diverses phases de la mise en batterie de cette excellente pièce.

PAUVRE PETITE !



Claire M. MEYS.

Après l'église, l'hôpital ! Dans la « forteresse » de Paris les obus du monstrueux canon imaginé par les Boches tuent des femmes et des enfants. Le 11 avril, un de ces obus atteignait une crèche où étaient soignées des femmes en couches ; deux mamans, une élève sage-femme, un bébé sont tués ; vingt blessés, des femmes, des enfants, sont retirés des décombres. Cette petite fille, venue au monde quelques jours auparavant, a été blessée à la tête et aux mains ; sa mère, que l'on voit dans le médaillon la pressant contre elle, a été grièvement blessée aux jambes. Quelle victoire pour le kaiser, tueur de femmes et d'enfants !

LE MONT RENAUD TENU PAR NOS SOLDATS



Le mont Renaud ! Encore un nom à ajouter à la longue liste des lieux illustrés par la bravoure de nos poilus. En dépit des plus violentes attaques nos soldats se maintiennent sur cette butte d'une centaine de mètres, que les Allemands se sont vantés d'occuper et qu'ils cherchent encore vainement à nous enlever. Nos troupes ont même progressé alentour.

Le mont Renaud, dont voici quelques aspects, est situé au sud de Noyon ; à son sommet s'élevait un château.

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

VI

LA DUPLICITÉ DE BISMARCK

Tout ce que le comte Durckheim-Montmartin put obtenir de Louis II ce fut l'autorisation de chercher l'identité du mystérieux inconnu qui dirigeait la conjuration.

— Quand tu connaîtras la tête, avait dit le roi à son fidèle aide de camp, nous viserons, si possible, cette tête-là... Mais je me refuse à prendre au sérieux une conspiration où figure mon oncle Luitpold !... A moins que...

Et le roi, soudain très grave, s'était tu, les sourcils froncés.

Le comte osait insister.

— A moins que ?... répétait-il.

Louis II n'avait pas répondu tout de suite. Jouant avec son couteau à dessert, il faisait scintiller aux lumières le précieux solitaire qu'il portait au petit doigt de la main gauche. Ses yeux, fixant un point dans le ciel étoilé, se durcissaient. Et enfin il avait dit, sourdement, comme ne parlant que pour lui-même :

— A moins que Luitpold ait promis de n'être en mon royaume, dont il usurperait le trône, que l'humble et obéissant préfet de l'empereur d'Allemagne... Alors, ce serait grave... Et le monde est si bête, les Bavarois sont si naïfs... Ma foi, oui ! cela pourrait leur réussir de me faire passer pour fou... Mais bah !... au moment d'agir, ils n'osent pas !

Le roi retomba dans sa rêverie ; soudain il s'aperçut que son aide de camp faisait des efforts continus pour ne pas succomber au sommeil. Il sourit et, très doux :

— Pardonne, ami. Tu n'as pas dormi la nuit dernière, tu as chevauché pendant des heures, et je te tiens là... Va dans ma chambre, étends-toi sur mon lit et dors...

Après un lourd sommeil, Durckheim-Montmartin dut quitter le château de Neuschwanstein sans avoir revu le roi. Interrogé, l'officier de service déclara que Sa Majesté était partie, au lever du jour, pour aller chasser en forêt du côté de son château de Linderhof.

— Il faut pourtant que je le décide à agir, à se défendre ! se dit Montmartin.

Infatigable et noblement obstiné, il monta à cheval et, suivi de Fritz, il se dirigea vers Reutte, distant d'une vingtaine de kilomètres. D'après ce que lui avait dit l'officier de service, il était possible que le roi déjeunât dans ce bourg pittoresque, dont la population l'adorait.

Mais, à Reutte, c'est en vain que le comte attendit Louis II. Toutefois, pendant le trajet et l'attente, il eut le loisir de réfléchir froidement. Et enfin, à 3 heures de l'après-midi, désespérant de revoir le roi ce jour-là, il mit à exécution l'idée qui le harcelait le plus de toutes celles qui lui passaient, depuis la veille, dans le cerveau.

— Si c'est Bismarck qui mène tout, se disait-il, peut-être renoncera-t-il, pour cette fois, s'il apprend que le roi sait tout. C'est moi qui le lui apprendrai. Et j'aurai le temps de démasquer les traîtres et de les faire chasser par le roi avant qu'une nouvelle tentative... Allons !

Le comte Durckheim-Montmartin connaissait le chiffre diplomatique servant à la correspondance secrète entre les cabinets de Munich et de Berlin. Il se rendit au bureau de poste de Reutte, et il envoya au prince Bismarck, à Berlin, un long télégramme, très adroitement rédigé, qu'il terminait en demandant l'intervention du chancelier en faveur de Louis II.

Il se disait aussi :

— Bismarck a dû quitter Munich par le rapide, hier matin. Il est donc à Berlin. Il répondra, ne seraient-ce que pour me prouver qu'il n'est pas en Bavière, s'il se doute que je le soupçonne, — car en voyant que je sais tout, il se croira trahi par un des conjurés.

Et, toujours inquiet cependant, il prit à Reutte le train pour Munich, avec Fritz et les deux chevaux.

Mais le comte Durckheim-Montmartin avait à faire à forte partie. Et, d'autre part, il ne se doutait pas à quel point, par l'indépendance de son esprit et le particularisme de ses opinions, ses goûts artistiques, la poétique étrangeté de sa vie, ses dépenses ruineuses, son dédain des fêtes publiques et sa répulsion de la foule, le roi de Bavière était peu aimé de ses sujets, ébloui par le prestige prussien et fiers de faire partie de « la plus grande Allemagne » ! Bismarck savait cela, lui. Il savait aussi, à quelques marks près, combien de membres du Parlement bavarois étaient prêts à prendre ouvertement parti pour l'empereur d'Allemagne contre le roi de Bavière.

Et dans la nuit même de ce 3 juin, en son hôtel de Pranner Strasse, Montmartin reçut de Bismarck la réponse à son télégramme. Le chancelier engageait le comte à conseiller au roi de Bavière de « se montrer à son peuple et défendre personnellement sa cause devant le Parlement bavarois ».

Au reçu de ce télégramme, Montmartin n'hésita pas une seconde.

— Je dormirai dans le train, se dit-il.

Il se fit conduire à la gare, accompagné par Fritz, et il eut tout juste le temps de sauter dans le rapide d'Innsbruck. A l'embranchement de Garmisch, il prit la correspondance pour Reutte, d'où, à cheval, il courut à Neuchwanstein. Et



il raconta au roi ce qu'il avait fait la veille.

A la lecture du télégramme de Bismarck, Louis II pâlit.

— Vous avez raison, dit-il au comte d'une voix glacée. C'était Bismarck !

— Comment, sire ?... fit Montmartin étonné.

Louis II eut un sourire et, changeant de ton avec cette rapidité qui faisait son charme pour ses familiers et qui déroutait ses ministres, il dit avec douceur :

— Ami ! comme j'aime ta naïveté unie à ton dévouement !... Si Bismarck me conseille de me montrer à mon peuple, c'est qu'il connaît ce peuple aussi bien que moi ; si Bismarck m'engage à me présenter devant le Parlement bavarois, c'est qu'il a acheté les trois quarts des députés. Que Bismarck ne fût pas mêlé à l'affaire, il ne t'aurait pas répondu tout de suite. Il se serait informé, par l'un des cent espions que je sais qu'il entretient à Munich. Et puis, que la conjuration fût sérieuse ou non, il t'aurait envoyé des phrases lénitives et vagues, qu'il crût au succès ou à l'échec des conjurés. Probablement, dans le premier cas, les aurait-il aidés. Peut-être, dans le deuxième cas, me les aurait-il dénoncés.

« Mais il mène tout, et il espère réussir, puisqu'il n'intervient ouvertement que pour me conseiller de m'humilier et, en définitive, de contribuer moi-même à me perdre... »

« Ah ! laideurs ! laideurs !... »

Et jetant par le fenêtre, dans l'abîme gron-

dant de la Pöllat, le télégramme froissé, Louis II tomba dans une profonde rêverie.

Anxieux, Durckheim-Montmartin se permit de ne pas respecter cette rêverie selon lui très inopportun. Il avait son idée. Il dit résolument :

— Sire, me permettez-vous d'agir ?

Le roi tressaillit et regarda son aide de camp avec des yeux qui disaient bien que, s'il avait entendu la voix, il n'avait pas compris les paroles.

— Sire, répéta doucement le comte, me permettez-vous d'agir ?

— Dans quel sens ? fit le roi, dont le regard était chargé d'une tristesse infinie.

— Permettez-moi de parler librement.

— Parle, mon ami.

— Eh bien ! puisque c'est sur votre prétendue folie qu'on a échafaudé toute l'intrigue, daignez prouver que vous n'êtes pas fou.

Louis II eut un sourire.

— Et que faut-il, à ton avis, faire pour cela ?

— Suivre en partie le conseil de Bismarck. Vous montrer au peuple... Et ensuite...

Rouge de confusion, le comte hésitait.

— Et ensuite ? insista Louis II en accentuant son sourire.

— Sire, j'en demande pardon à Votre Majesté, prononça résolument le comte en se levant. Mais je suis convaincu qu'il sera bon qu'Elle daignât se soumettre à l'examen d'un médecin aliéniste aussi renommé, plus savant et plus estimé que le Dr von Gudden. Je connais personnellement le Dr Gerster. Voulez-vous lui faire l'honneur de le recevoir demain ?

Malgré le ton résolu de sa voix, Durckheim-Montmartin, très pâle maintenant, était ému au point que ses mains tremblaient.

Le roi, toujours souriant, le considéra pendant quelques secondes. Puis, d'un accent affectueux :

— Excellent ami !... Eh bien ! soit... Je consens à me promener demain autour de Neuschwanstein et à causer avec les femmes et les hommes que je rencontrerai. Ce sont ici tous de braves gens, d'honnêtes montagnards, qui ne me donnent pas les hoquets de dégoût dont je ne puis me défendre devant les bourgeois de Munich et la plupart des intrigants de la Cour... Et demain aussi, un peu avant le coucher du soleil, je recevrai le Dr Gerster. En son honneur, je dînerai à l'heure dite raisonnable, et il prendra place à ma table, entre nous deux. Cela te suffit-il ?

A l'attitude tout heureuse du comte, il semblait que le roi vint de le combler de grades et d'honneurs. Il répondit avec élan :

— Oh ! sire, combien je vous remercie !

Le roi se leva, haussa les épaules et murmura :

— Mais si tu crois que cela va suffire au Destin représenté par Bismarck et l'odieuse avidité prussienne !...

Durckheim-Montmartin s'écria, vêtement :

— Eh bien ! sire, il y a d'autres moyens, et qui seront certainement efficaces, ceux-là !..

— Et lesquels ? fit le roi.

— Arrêter les traîtres et votre oncle lui-même, les déferer à une cour martiale pour crime de lèse-majesté et de haute trahison, sur le témoignage de moi-même et de mon Fritz...

— De toi-même ? interrogea le roi étonné.

— Oui, sire ! pour vous défendre, je me parjurerais, je dirai que j'ai vu et entendu...

Mais il se tut. Les yeux de Louis II fulguraient. Sa haute taille fut toute de majesté. Il prononça fièrement :

— Comte Durckheim-Montmartin, sachez que la couronne de Bavière, la raison d'un homme et la vie d'un roi ne valent pas un mensonge ! Et c'est les estimer trop que les payer d'un parjure !... L'honneur et la vérité, monsieur !...

Frémissant, le comte s'agenouillait. Et, les larmes aux yeux :

— Pardon, sire !

Le roi se pencha, souriant et triste. Et d'une voix si douce qu'elle était une caresse :

— Va, mon ami ! Et reviens demain avec le Dr Gerster. Mais ne me fais pas répéter devant lui ce que je viens de dire. Car, tout honnête homme qu'il soit peut-être, il serait le premier à me proclamer fou !...

(A suivre.)

LE TRAITRE BOLO A ÉTÉ EXÉCUTÉ



L'arrivée du lieutenant Jousselin à la Santé.



La butte et le poteau d'exécution au polygone de Vincennes.



Un service d'ordre très important, dans le bois de Vincennes, empêchait le public d'approcher du lieu de l'exécution.



Bolo pacha, condamné à mort le 14 février par le conseil de guerre pour crime de trahison, devait être exécuté le 8 avril ; mais ayant fait des révélations, il fut sursis à son exécution. C'est le 17 avril, à 6 h. 02 du matin, que le traître a été fusillé au polygone de Vincennes. Les mesures d'ordre les plus sévères avaient été prises. En bas, le fourgon transportant le corps de Bolo qui a été rendu à sa famille suivant le désir qu'elle avait exprimé.



ECHOS



LA VALEUR ALIMENTAIRE DU POISSON

Beaucoup de personnes sont disposées à croire la chair du poisson peu nourrissante. Elles ont tort. Elles devraient se rappeler que sur nos côtes une population abondante vit principalement de poisson, au lieu de viande, et ne s'en trouve pas plus mal, tant s'en faut.

En réalité, à l'analyse chimique et en tant qu'aliment azoté, la chair de poisson n'est que de peu chose inférieure à la viande de boucherie. La différence n'est que de 3 % dans la teneur en matières albuminoïdes. Si la viande est un peu plus riche en albumine, la chair du poisson est plus riche, elle, en corps gras et en graisse phosphorée ou lécithine. En outre, elle contient moins de bases puriques, qui sont toxiques, et plus de matières minérales.

Les poissons se divisent en deux catégories, au point de vue alimentaire : en poissons maigres dont la chair renferme moins de 4 % de graisse, et en poissons gras chez qui la proportion de graisse est souvent de 8 ou 9 % et plus encore. Les poissons gras sont : l'anguille, le saumon par exemple, le maquereau, à un moindre degré.

Le poisson gras se digère quelquefois difficilement. Le poisson maigre, par contre, est de digestion plus facile que la viande : il convient particulièrement aux personnes atteintes de troubles intestinaux. Par cette facilité de digestion et par sa richesse en acide phosphorique et sels minéraux, le poisson maigre est spécialement recommandé aux convalescents ; et, de même, sa pauvreté en bases puriques le fait recommander aux arthritiques et aux obèses.

D'autre part, le poisson gras est recommandé aux diabétiques et tuberculeux.

CONTRE LES AVALANCHES

Peut-on se protéger contre les avalanches ? La question intéresse particulièrement la Suisse, et c'est un Suisse, M. Pillichody, qui a exposé la question à la Société Vaudoise des Sciences naturelles.

Le principe à la base des travaux contre les avalanches est d'empêcher la neige de se mettre en mouvement. Il faut donc connaître le point de départ de celle-ci. L'avalanche ne se forme que dans les points propices, en pente ; elle se fait toujours aux mêmes endroits et à la même saison.

Il s'agit de fixer la couche de neige au point de départ habituel de l'avalanche, en créant un obstacle capable de la retenir, de l'empêcher de glisser.

Deux obstacles sont possibles : l'obstacle mort ou ouvrage technique, barrage, barrière en pierre ou maçonnerie ; et l'obstacle vivant : les arbres, les forêts.

Là où la nature a placé l'obstacle vivant et où l'homme a su le respecter, l'avalanche n'existe pas. Beaucoup d'avalanches ont été empêchées en Suisse par le fait que des ancêtres bien inspirés ont déclaré « à ban » des forêts auxquelles nul ne peut toucher, et qui, par leur action, sauvent chaque année de la destruction des hameaux et villages.

Aussi le service forestier suisse a-t-il pour principe, entre autres, de respecter toutes les forêts constituant une protection contre les avalanches, non seulement de les respecter, mais de les reconstituer, si elles semblent faiblir, et enfin de les établir et créer là où elles n'existent pas et semblent devoir servir à empêcher les avalanches. Sans doute, il use parfois de l'autre moyen : création de l'obstacle mort, mais ce n'est généralement que pour donner à l'obstacle vivant le temps de pousser.

La création des obstacles vivants présente toutefois des difficultés. Les arbres poussent lentement. Le plus souvent, pour empêcher la formation d'avalanches on s'efforce de faire pousser des arbres au-dessus des limites naturel-

les de la forêt, à des altitudes où le temps et les conditions sont défavorables à l'établissement de la forêt.

En outre, au début, on a beaucoup fait usage d'essences ne convenant pas. L'épicéa a joui d'une grande vogue en cette matière et en d'autres encore, et on a été long à reconnaître que le choix est médiocre. Après que l'épicéa eut fait faille, on eut recours à d'autres essences. Mais trop souvent on choisissait des espèces exotiques, qui ne réussirent pas. Puis, on opéra de façon plus sensée en ayant recours aux essences indigènes. Mais les marchands aimèrent mieux recueillir les graines de celles-ci en plaine qu'en montagne ; et le résultat fut médiocre. Les sujets de plaine n'ont pas les qualités des sujets de montagne : ceci a été nettement établi. Il faut des montagnards pour peupler les montagnes : les gens de la plaine n'y valent rien, et cela est vrai des végétaux comme des hommes.

Tout ceci, on ne l'a compris et appris que peu à peu au cours d'une longue expérience, qui a été accompagnée de sérieux déboires, dont certains ne s'expliquent guère.

Ainsi on a vu des plantations bien faites, où des espèces bien choisies ne donnèrent qu'une protection temporaire. Des plantations ont bien marché et bien protégé, pendant quinze ou vingt ans ; puis, tout à coup, elles ont péri. Le fait a été observé dans le Valais et l'Oberland bernois. A quoi tient-il au juste ? On ne sait. Plusieurs causes sont possibles : exposition, composition du sol, transpiration, insolation violente, vents secs et froids, ou bien temps trop doux pendant que la terre est encore gelée.

Sans doute, les graines ne proviennent pas de sujets de montagne, vivant dans les montagnes.

Aussi faut-il tenir la main à ce que le choix des graines soit fait avec tout le soin désiré. Sinon, l'œuvre périlera. Il importe aussi que le public en général comprenne bien l'importance de la forêt de montagne et vienne en aide aux forestiers. Il est de l'intérêt de tous que la forêt soit riche et étendue. Elle consolide la montagne, prévient les inondations et constitue une source de richesse et de sécurité.

CRISES LUNAIRES

Sur un des bords de la Mer des Crises, dans la lune, il y a un cratère chez qui des crises, des changements se produisent. C'est le cratère Eimart, d'un diamètre de 40 kilomètres environ.

Ce cratère présente des variations, d'après l'astronome américain Pickering, qui les observe depuis quelques années. Elles ne sont pas périodiques : on ne les voit pas se produire à chaque lunaison. Elles consistent en variations d'éclat : le cratère a l'apparence d'être envahi par une substance blanche. Les changements observés semblent dus à quelque intervention d'un petit cratère assez profond, situé sur le rempart ouest du grand cratère. La visibilité de ce petit cratère varie, et par périodes on croit discerner des traînées brillantes émanant de lui.

Ce trou, dont l'origine est postérieure à celle du cratère principal, est entouré par un dépôt blanc qui envahit presque tout le rempart et se ramifie en traînées, dit M. Maggini, de l'Observatoire de Florence. Cet observateur a assisté deux fois à une extension de ce dépôt. Pour lui, il semble y avoir parfois recrudescence d'activité dans le petit cratère, se traduisant par l'émission d'une substance blanche qui nous le masque. Cette émission arrêtée, on voit de nouveau le petit cratère, et ce qui reste est le dépôt blanc dispersé sur le sol suivant des courants déterminés.

On le voit, pour les astronomes l'activité volcanique n'aurait pas entièrement disparu de la lune. Sans doute, il ne s'y produit plus d'éruption, mais il pourrait bien, sur certains points, se faire des émissions de vapeurs, de

nuages contenant des parcelles solides, blanches, en tout cas réfléchissant la lumière, comme on en voit se faire autour des volcans depuis longtemps éteints.

LE RECOL DE LA VIGNE EN FRANCE

La vigne était autrefois cultivée dans diverses parties de la France où elle n'existe plus. C'est chose connue que la limite de la vigne englobait la Bretagne, la Normandie, et même la Picardie, l'Artois et la Flandre. Au moyen âge la vigne était fort répandue dans le Bas-Maine auquel M. R. Musset vient de consacrer une monographie intéressante (*Le Bas-Maine, étude géographique*).

Mais, après le moyen âge, il y a eu un recul général de la vigne dans le sud. Le pommier a graduellement remplacé la vigne, parce qu'il

venait mieux que celle-ci et donnait des récoltes plus assurées. Dans la région de Laval la vigne couvrait de grands espaces au XIII^e siècle ; au cours des XV^e et XVI^e siècles, elle disparaît. A la place on plantait des pommières ou bien l'on semait du blé. Le pain est plus important que le vin. Certains hivers froids contribuèrent à expulser la vigne : ceux de 1593 et 1594 entre autres ; à divers vignobles ils donnèrent le coup de grâce. Dans la région de Château-Gontier la vigne a duré plus longtemps et s'est prolongée jusqu'au XIX^e siècle.

La disparition de la vigne était inévitable. Sa culture était artificielle et précaire, les récoltes pauvres et rares. Le produit était médiocre. Aussi peut-on s'étonner qu'en 1880 encore on ait essayé de restaurer la culture de la vigne, dans la forêt de la Monoye en particulier.

L'entreprise ne pouvait réussir. Le cidre avait pris la place du vin et s'obtenait sans peine et, d'autre part, l'amélioration des communications et transports rendait assez aisée l'importation des vins du sud de la France pour ceux qui tenaient à boire du vin.

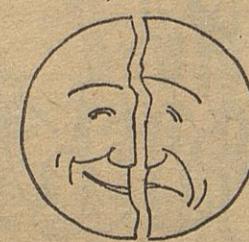
L'ALCOOL DE SYNTHÈSE

L'alcool, l'esprit-de-vin, peut se faire synthétiquement dans le laboratoire de chimie : il en va de même pour l'acide acétique, le principe essentiel du vinaigre. Le point de départ de cette opération scientifique qui pourrait devenir une opération industrielle, c'est l'acétylène.

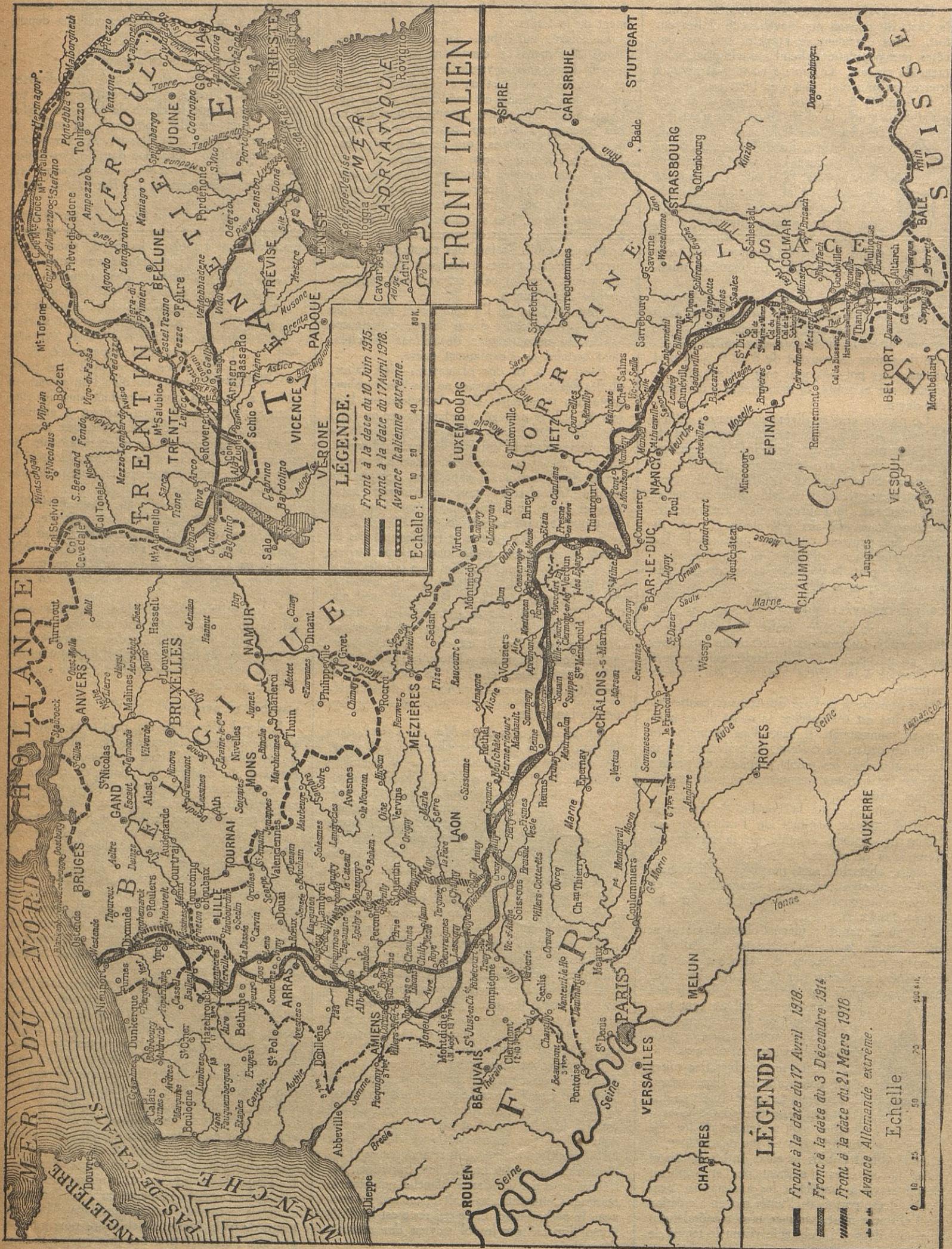
On commence par chauffer au four électrique le coke et le calcaire, ce qui donne du carbure de calcium. Celui-ci, en présence de l'eau, se décompose en acétylène et chaux. L'acétylène à qui l'on fait absorber une molécule d'eau devient de l'aldéhyde acétique, et la chose se fait sans difficulté. Il est encore plus facile de transformer cette aldéhyde en acide acétique, par oxydation : plusieurs procédés sont connus : ils sont résumés dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*.

D'autre part, l'aldéhyde acétique, sous l'influence de traitements divers, donne l'alcool éthylique, l'esprit-de-vin. Il y a du reste longtemps que Berthelot a indiqué la manière d'opérer la synthèse de l'alcool en partant de l'éthylène. En réalité, il y a déjà trois méthodes pour obtenir de l'acétylène. Et c'est aux travaux de deux Français qu'on le doit : Berthelot et M. P. Sabatier, l'éminent chimiste de Toulouse.

Les utilise-t-on, ces méthodes ? On dit que cela a lieu en Allemagne, et que cela va se faire aussi en Suisse. Le tout est de savoir ce que cela coûtera, surtout en temps de paix. En temps de guerre on peut avoir recours à des fabrications onéreuses, parce qu'il est indispensable de se procurer certains produits. Mais, en temps de paix, l'industrie chimique pourra-t-elle produire l'alcool à plus bas prix que ne le font le raisin et les matières sucrées en général ? C'est à voir. Affaire, en grande partie, de force motrice, de houille blanche, d'énergie à prix modérés.

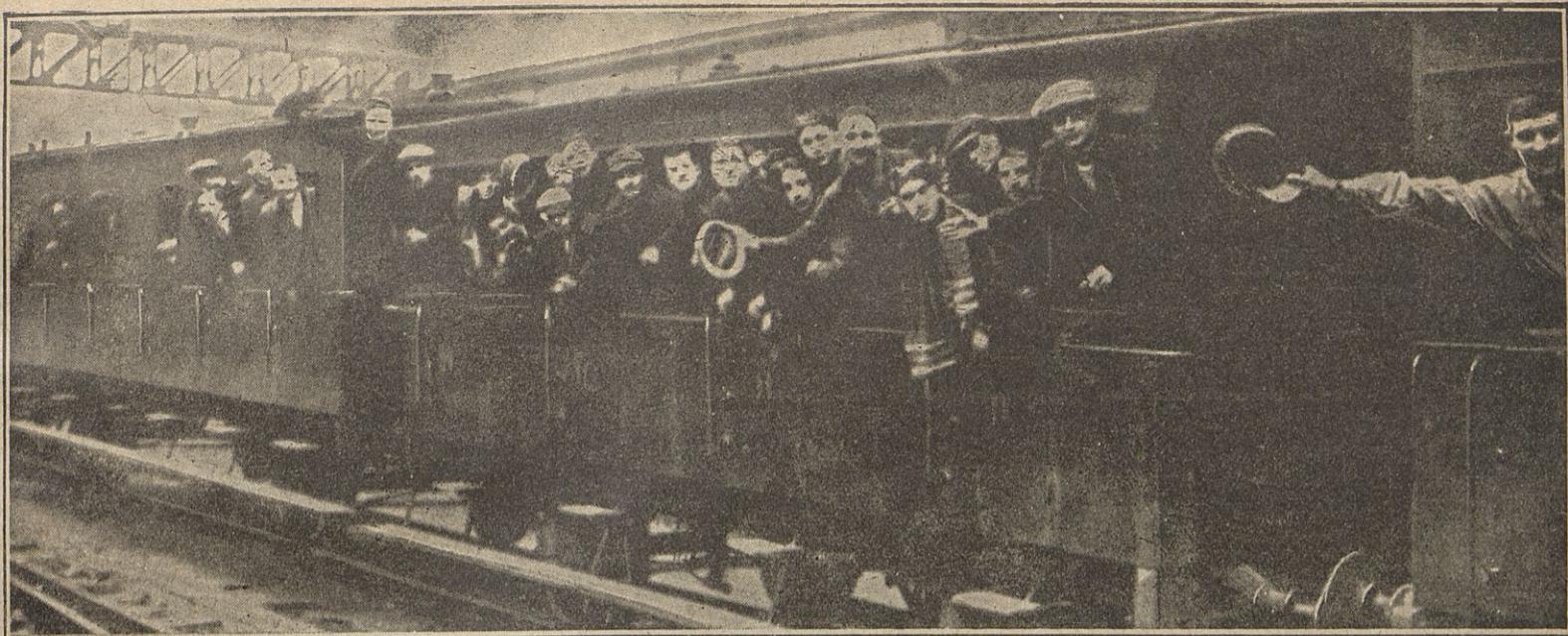


LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE DÉPART DE NOS JEUNES CONSCRITS



Plus enthousiastes, plus exubérants encore que leurs ainés, les jeunes conscrits de la classe 19 ont quitté Paris pour rejoindre leurs régiments ; dans les gares ce fut au chant de la « Marseillaise » que partirent les trains.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE-ROUMANIE. — Le rapport du commissariat du Commerce à Petrograd résume comme suit les pertes matérielles que subit la Russie, du fait du traité de Brest-Litovsk. Ce traité de paix « sans annexion ni indemnité » coûte à la nouvelle Russie : 780.000 kilomètres carrés de territoire ; 56 millions d'habitants, près du tiers de la population totale ; 21.530 kilomètres de voies ferrées, soit un tiers de son réseau total ; 73 % de la production totale de fer ; 89 % de la production de houille ; 5.510 des principales usines et manufactures : raffineries de sucre, fabriques de draps, de tabacs, de produits chimiques, de papier, brasseries, distilleries d'alcool, usines mécaniques, etc. Tous les territoires tombés au pouvoir des Allemands rapportaient annuellement 845.235.000 roubles et comptaient 1.800 caisses d'épargne.

Les Allemands continuent à occuper, sous prétexte de pacification, la Russie du sud. En Finlande, ils se répandent dans la partie méridionale : ils occupent Helsingfors depuis le 15 avril. Pendant ce temps Lénine suspend la démobilisation pour avoir des troupes à opposer à une action éventuelle du Japon en Sibérie.

Une partie de la population de la Bessarabie demande la jonction du pays à la Roumanie, qui la recevrait comme compensation de la perte de la Dobroudja attribuée aux Bulgares ; mais les Ukraniens protestent contre ce détachement de la Bessarabie.

Les Austro-Allemands exigeraient de la Roumanie dix milliards d'indemnité, le contrôle de l'exploitation de ses pétroles pendant 99 ans, leur mainmise sur les blés, etc. Ces exigences, et d'autres, sont telles que le gouvernement roumain, selon une information du 17 avril, semblait prêt à rompre les négociations et à accepter la reprise des hostilités. Des difficultés ont surgi entre Turcs et Bulgares au sujet de la nouvelle fixation de leurs frontières : elles s'aggraveront certainement. Les Turcs ont mis à profit la cessation de l'état de guerre au Caucase pour recommencer à massacrer les Arméniens.

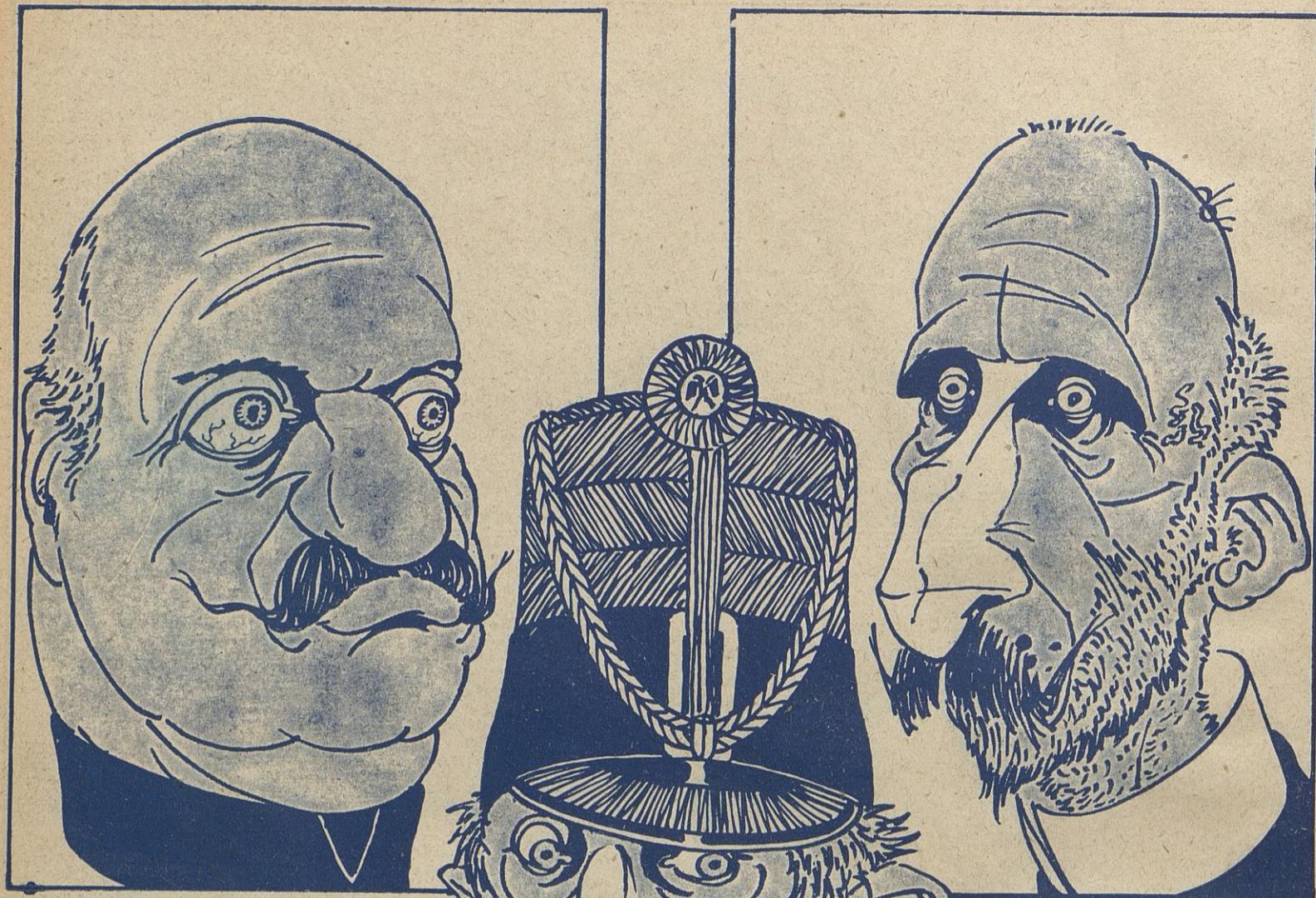
MACÉDOINE. — Quelques opérations intéressantes ont été signalées sur ce front. Le 11, les Français, les Anglais et les Grecs ont exécuté des incursions couronnées de succès dans les lignes ennemis, à l'ouest du lac Doiran, au sud-ouest de Huma et au nord de Makovo. Le lendemain, les Bulgares se faisaient battre dans deux tentatives de coups de main, l'une contre les Italiens, l'autre entre les lacs. Le 15, au cours d'un large raid sur la rive gauche de la Strouma, les troupes helléniques ont chassé les avant-postes bulgares d'une dizaine de villages entre Ormanli et le lac Tahinos. L'ennemi a subi des pertes sensibles et nos alliés lui ont enlevé des prisonniers. Le 16, les Britanniques, à 15 kilomètres au sud de Demir-Hissar, ont livré de nombreux combats et fait des prisonniers. Deux tentatives bulgares échouent le même jour dans la boucle de la Cerna et vers Monastir. Quant à l'aviation, toujours active, elle obtient d'excellents résultats. Le 14, vingt avions britanniques ont bombardé l'aérodrome de Rudovo.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 183 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et intitulé : « Sur le front français dans l'Oise. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



LEOPOLD SALVATOR

CHARLES ETIENNE



EUGENE

JOSEPH AUGUSTE

FREDERICK

LES ARCHIDIUCS A L'OREILLE FENDUE